

EN QUESTION
sens & engagement

démocratie
écologie
interculturalité
spiritualité

crédit : Frédéric Moreau de Bellain

Peut-on encore vivre sans papiers ?

/ International

La démocratie libérale à la
croisée des chemins

/ Chronique philo

L'aliénation : une satura-
tion du futur

La revue *En Question* vise à offrir un espace de réflexion et de recul afin de donner sens à nos actions. Les réflexions qui y sont diffusées ont pour objectif de soutenir et d'encourager l'action pour la justice sociale. La revue est éditée par le Centre Avec, centre d'analyse sociale fondé par les jésuites, dont les différentes activités poursuivent ce même objectif.

“ La guerre en Ukraine nous touche toutes et tous. Pour ne pas céder au désespoir, rappelons-nous ô combien la paix, la démocratie et la dignité humaine sont notre espérance. Plutôt que de consentir à la haine, défendons la fraternité, en apportant de l'aide aux opprimés et en ouvrant nos portes aux exilés qui fuient la violence et la misère. Plutôt que de se soumettre à la colère, chérissons la démocratie, en tissant, patiemment mais résolument, une culture de la sollicitude, du dialogue et de la justice.

L'ÉQUIPE DU CENTRE AVEC, 2 mars 2022.

Rédacteur en chef

Simon-Pierre
de Montpellier

Coordinateurs du dossier

Simon-Pierre
de Montpellier
Frédéric Rottier

Comité de rédaction

Claire Brandeleer
Guy Cossée de Maulde
Jean Marie Faux
Frédéric Rottier

Comité éditorial

Guy Cossée de Maulde
Jean-Yves Grenet
Jean Marie Faux

Enzo Pezzini

François Tempels
Luc Uytendbroek
Vincent Vancoppenolle

Gestion des abonnements

Vera Tikhomirova

Mise en page & création graphique

Virginie Anne Delaleu

Editeur responsable

Frédéric Rottier
Rue Maurice Liétart 31/4
B-1150 Bruxelles

Nous contacter

Centre Avec asbl
Rue Maurice Liétart 31/4
B-1150 Bruxelles
Tél: +32(0)2.738.08.28
info@centreavec.be
www.centreavec.be

Aucune illustration ne
peut être utilisée sans
l'accord des auteurs.

N° ISSN
2030-7764

Impression
Snel Grafics (Herstal,
Belgique).



sommaire

5
édito
SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER

6
international
La démocratie libérale
à la croisée des chemins
RAOUL DELCORDE

12
chronique philo
L'aliénation : une saturation du futur
JEAN-BAPTISTE GHINS

70
épinglés

74
humeur
Aller à la rencontre de l'autre
pour se rencontrer soi-même
BÉRÉNICE DELLA FAILLE

16
dossier
PEUT-ON ENCORE VIVRE
SANS PAPIERS ?

18 Les « sans-papiers » en Belgique, entre
invisibilité et visibilité
ELSA MESCOLI

24 Sotieta Ngo : « La fabrique des sans-
papiers tourne à plein régime ! »
SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER ET
FRÉDÉRIC ROTTIER

30 Sans papiers, sans droits ?
FRANCE BLANMAILLAND

36 Mehdi Kassou : Face à l'immobilisme,
le mouvement citoyen
FRÉDÉRIC ROTTIER

40 Au Béguinage avec Daniel Alliët : « Les
sans-papiers sont les nouveaux esclaves »
FRÉDÉRIC ROTTIER

44 Coline Billen : L'art comme moyen
d'exister
CLAIRE BRANDELEER, FRÉDÉRIC ROTTIER ET
SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER

50 Notre politique doit retrouver sa boussole :
la dignité
BAUDOUIN VAN OVERSTRAETEN

58 Pascal Debruyne : « Les personnes sans
papiers, ces citoyens sans titres de séjour »
FRÉDÉRIC ROTTIER

64 en bref

68 engageons-nous

édito

SANS PAPIERS, SANS DIGNITÉ

SIMON-PIERRE DE MONTPELLIER, *rédacteur en chef.*

Un enfant nous est né. Mon épouse et moi avons donc tout naturellement entrepris les démarches auprès de la commune – par voie électronique, Covid oblige – pour déclarer sa naissance, afin qu'il puisse être reconnu et recevoir ses premiers documents d'identité. Rien de bien compliqué, puisque, né de deux parents belges, notre enfant reçoit automatiquement la nationalité belge. Ses droits fondamentaux lui sont garantis. Toute sa vie, il pourra participer à la vie sociale et contribuer à la société belge. Sa dignité d'être humain lui est reconnue.

Ainsi, nous avons pu inscrire notre enfant à la mutuelle. Il bénéficie d'une sécurité sociale, d'une assurance maladie et hospitalisation. Lorsqu'il tombera malade, il aura accès à des soins de qualité à des prix abordables. À l'école, il pourra participer à toutes les activités qui lui seront proposées. Plus tard, il pourra travailler, dans des conditions dignes, pour un salaire décent. S'il perd son emploi, subit un accident de travail ou devient lui-même papa, il recevra des aides dans le cadre de la protection sociale. Il sera libre de se marier avec l'amour de sa vie.

Non seulement ses droits (et devoirs) lui seront théoriquement reconnus, mais surtout, il pourra les exercer en pratique, sans préjugés, sans se cacher, sans s'auto-exclure, sans craindre d'être expulsé. L'accès aux services devrait même lui être facilité, grâce à la numérisation. Car notre enfant possède des documents d'identité, il a ses papiers, sa dignité est reconnue.

Ce n'est pas le cas d'environ 150.000 personnes – enfants, hommes et femmes – qui vivent sans papiers en Belgique, dans des conditions déplorables. Mais que pouvons-nous y faire ? Tout d'abord, ouvrir les yeux sur cette situation, voir les personnes sans papiers autour de nous, mettre des mots sur ce qu'elles vivent. Ensuite, tenter de comprendre comment on en est arrivé là, et essayer d'en retirer des pistes de solutions politiques. Enfin, s'engager, par exemple en apportant une aide matérielle, en valorisant les droits humains, en soutenant une association de terrain ou en participant à une mobilisation collective. Voir, juger, agir : autant d'étapes que vous invite à franchir ce dossier d'*En Question*. Plus que des papiers, il en va de notre dignité. ■

chronique philo

L'ALIÉNATION : UNE SATURATION DU FUTUR

JEAN-BAPTISTE GHINS, diplômé en philosophie contemporaine, doctorant en philosophie de la technologie et philosophie de l'art à l'Université catholique de Louvain et animateur d'ateliers de philosophie dans l'enseignement secondaire.

A**LIENUS**, adjectif latin, signifie : « qui appartient à un autre ». Étymologiquement, l'aliéné est celui qui, dépossédé de soi, se trouve soumis au bon-vouloir d'autrui. Vu sous cet angle, l'horreur que veut dénoncer le terme « aliéné », c'est l'obéissance aux caprices du différent. Et une éthique qui voudrait nous *désaliéner* dirait : « brisez vos chaînes, devenez vous-même, 'soyez résolu à ne plus servir et vous voilà libres' (La Boétie) ». Les mots séduisent, le programme est reluisant. Néanmoins, rapidement, une gêne s'installe. Est-ce donc bien notre horizon désirable que de vouloir, à tout prix, décider *seul* ? L'altérité,

la présence du non-moi, semble pourtant constitutive de l'être humain, et ce même en notre plus profonde intimité. « *Je est un autre* », disait le poète Arthur Rimbaud, évoquant en ces termes la tâche de l'artiste, celle de convoquer une pensée étrangère afin de la faire éclore dans le poème. Diantre ! Nous étions déjà prêts à hurler « libération ! désaliénation ! » par-delà les barricades, et voici que notre concept révolutionnaire nous file entre les doigts. Point d'inquiétude : agrippez stylos, chauffez méninges, car, dirait l'académique C.S. Lewis, « *I must make some distinctions* ».

L'ALIÉNATION COMME PERTE DU PRODUIT

Dans son acception *marxiste*, le terme 'aliénation' est un quasi-synonyme du mot 'servitude', chargé cependant d'une épaisseur conceptuelle supplémentaire. Ce sont *Les manuscrits de 1844*, œuvre de jeunesse de Karl Marx, qui établissent la compréhension canonique de l'aliénation en termes d'esclavage. L'argument de Marx est celui-ci. L'être humain, dit-il, est le résultat des objets qu'il produit, donc de son travail. C'est précisément la maîtrise consciente de ce travail qui le distingue de l'animal, et le rend libre. Libre de quoi ? De décider du contenu de son environnement, c'est-à-dire, puisque son environnement est composé de ses produits et que ces derniers reflètent son essence, *de lui-même*. Grâce au travail, l'être humain façonne la nature, qui lui apparaît alors « comme son œuvre et sa réalité (...) et il se contemple ainsi dans un monde qu'il a lui-même créé ».

Qu'arrive-t-il alors avec l'avènement de la société industrielle capitaliste ? L'ouvrier y produit de la richesse en actionnant des machines, mais cette réalisation est captée par la minorité des propriétaires, qui s'accaparent la plus-value engendrée par l'effort collectif. L'objet principal que produit le travailleur – la richesse, ou le fameux *capital* – lui devient dès lors étranger et, plus terriblement, *le soumet à son autorité*. En effet, le capital qui se déploie hors de la maîtrise du prolétaire lui impose des conditions de vie indécentes par l'intermédiaire des possesseurs de la richesse – les capitalistes – qui détiennent les usines et proposent des conditions de travail déplorables. L'aliénation moderne, pour Marx, c'est donc « *la perte de l'objet* » : le monde que nous créons ne nous

appartient plus, il s'impose à nous. Nous ne décidons plus de son contenu, nous lui mendions un salaire. Ce que nous sommes – la nature telle qu'aménagée par notre travail – *appartient désormais à autrui*, et, par là-même, nous sommes *aliénés*.

So far so good : nul ne niera que l'exploitation de la classe ouvrière est un phénomène tant historique que contemporain. Qui-conque croquera un livreur-cycliste qui, sur un mauvais vélo, couvert par un mauvais manteau, payé à la course sans l'ombre d'une sécurité sociale, transporte nos repas, se convaincra que l'enfer des mines décrit par l'écrivain Émile Zola dans *Germinal* continue de nous hanter. En outre, il est clair que la nature a été balafmée sans notre consentement, car qui voulait réellement des zonings interminables, des nationales à deux bandes au milieu des villages, et l'odieuse tour Blaton en lieu et place de la Maison du Peuple, chef d'œuvre de l'architecte Victor Horta ? L'extension de l'infrastructure nous a échappé. Et, si Marx a raison, si notre essence réside bien dans le produit de notre travail, alors de fait cette essence ne nous exprime plus mais se dresse, écrasante, devant nous, sans que nous soyons plus capables d'en décider la forme...

L'IMPASSE MARXISTE : LE FANTASME DE LA MAÎTRISE

Sa pensée est si élégante qu'on voudrait suivre Marx jusqu'au bout. Certains l'ont d'ailleurs fait, non sans fanatisme, ni désastres. D'où vient que, ainsi que le rappelle le philosophe André Gorz, le credo marxiste « a donné des résultats désastreux partout où l'on a prétendu le mettre en pratique à l'échelle macro-sociale » ? Cessons l'explication, débutons l'hypothèse. Ce qui gratte d'emblée chez Marx,

c'est qu'il ne peut dissocier son idée de liberté, et par conséquent de désaliénation, du concept de *travail*. Or le travail obéit à une logique instrumentale : il est, dit l'auteur du *Capital*, une « activité adéquate à une fin ». L'instrumentalité fige l'avenir dans des protocoles en vue d'atteindre un objectif déterminé. L'être humain désaliéné, chez l'ami d'Engels, c'est donc le maître absolu des étapes de son auto-développement, dont la finalité est de réaliser une pure extension de soi, *un monde à son image*. L'être humain désaliéné, c'est un *stratège*, qui sait d'avance ce qui va résulter des processus dans lesquels il s'engage, et dont le but ultime est de *manifeste son moi*.

Il n'est dès lors pas étonnant que Marx ait sombré dans une philosophie de l'histoire complètement *déterministe*, qui légitimait tant de violences : une fois l'être humain posé avant tout comme travailleur, la société communiste devait advenir comme produit de l'activité collective, et une telle perspective justifiait impérieusement toutes les souffrances que la révolution pouvait engendrer. S'il s'agit de bâtir l'humanité libérée, s'il faut, dirait la politologue Hannah Arendt, « faire la Cité comme le sculpteur fait sa statue », l'obstacle, dans la figure de l'opposant, devient rapidement une aspérité à éradiquer.

LA PART DE L'AUTRE

Si fécond soit-il pour fournir une critique du capitalisme, nous ne pouvons nous arrêter au diagnostic marxien, par trop dangereux dans sa métaphysique du travail. Cela signifie-t-il que nous devrions abandonner le concept d'aliénation ? Certes non, car il demeure un outil *critique* puissant. Vous lirez *La Communion qui vient*, dont une recension est faite en page 72 et, à peine aurez-vous franchi quelques para-

graphes que vous tomberez sur un appel, celui à être « moins lâches et moins durs devant le pauvre, le souffrant, l'aliéné ». Ce dernier terme, nous le comprenons, nous est indispensable pour penser la société contemporaine. Mais, demandait le controversé Maurice Clavel dans son ouvrage éponyme, « qui est aliéné » ?

“ Et si c'était, précisément, cet inconnu situé *par-delà* notre « Je » qui était le signe distinctif de notre humanité ?

Revenons à Rimbaud. « Je est un autre » nous dit-il dans une lettre datée du 15 mai 1871. Cet *autre*, le romantique le situe au-delà de soi, dans les contrées inexplorées de l'« âme », où chacun doit s'engager afin d'arriver à « l'inconnu ». Et si c'était, précisément, cet inconnu situé *par-delà* notre « Je » qui était le signe distinctif de notre humanité ? Vu sous cet angle, l'être humain ne serait pas celui qui se prolonge lui-même par son travail, mais celui, au contraire, qui *rompt* avec l'inertie de la vie bien administrée et, en cela, se permet *d'être un autre*. Cette tâche n'est pourtant pas solitaire : elle suppose à l'inverse une tension toujours renouvelée vers *celui que nous ne connaissons pas*, ultime pourvoyeur de nouveauté. Est-ce un hasard si c'est précisément dans une *lettre*, objet intrinsèquement tourné vers un destinataire, par laquelle Rimbaud soumet ses textes à Paul Demeny, que le jeune romantique veut définir la pratique poétique ? La quête de l'inconnu semble devoir

toujours passer par la médiation d'un tiers, comme si seul l'interlocuteur pouvait provoquer le déplacement en dehors de soi. D'où l'appel du poète à la libération de la *femme*, qui, une fois émancipée du joug masculin – nous sommes au 19^{ème} –, « trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons ». Être autre ne peut se concevoir sans confrontation avec, dans ce cas, *une autre*, ou Rimbaud n'aurait pas précisé qu'il est faux de dire « je pense », et appelé à dire : « On me pense ».

Contrairement à ce que nous trouvons chez Marx, ce n'est plus la projection de soi dans la fabrication d'une société planifiée qui, pour Rimbaud, nous fait Homme, mais *l'ouverture à des horizons inattendus par l'intermédiaire de la sollicitation d'autrui*. La part de l'« autre », c'est ce qui nous fait bifurquer et qui, dans cette négation de soi, paradoxalement, réalise notre spécificité : l'altérité. Et s'anéantir à travers l'autre pour mieux se découvrir, n'est-ce pas là l'enseignement de celui qui ordonna : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, et va vers le pays que je te montrerai » (Genèse 12, 1) ?

SE DÉSALIÉNER PAR L'ESPÉRANCE

Que devient alors l'aliénation ? Si l'essence de l'être humain réside dans son altérité, sa faculté à *être un autre*, alors l'aliéné n'est pas celui qui est *étranger à soi*, mais bien au contraire, celui *qui ne peut pas l'être*, qui, figé dans un futur saturé, ne rencontre *rien d'autre que lui-même* ou, comme c'est le cas chez Marx, rien d'autre que les produits de son propre travail. Sous l'angle rimbaldien, la maîtrise individuelle de ce qui advient nous apparaît désormais comme une aliénation *de soi*

par soi, et seule l'épreuve de l'inconnu peut nous dégager de cette prison subjective.

Alors quel rapport au monde doit-on adopter si l'on veut, enfin, sortir de l'aliénation ? C'est le théologien protestant Jacques Ellul qui nous répond sans détour : « *l'espérance* ». Voilà peut-être celle qui nous permettra d'hurler le slogan que nous avons laissé en suspens : « *libération ! désaliénation !* » Car que signifie ce terme d'« espérance », si doux aux oreilles chrétiennes ? Que l'on confie à celui que nous ne connaissons pas la mission de nous libérer, c'est-à-dire de provoquer l'inattendu, de nous *désaliéner*. Le contraire de l'espérance, ce qui *aliène*, ce qui « empêche d'être Homme », c'est d'ailleurs bien, dit Ellul, le « *mépris* », qui pose l'interlocuteur comme « *stérile* », incapable d'être *autre* que ce qu'on a déjà conclu sur lui. Alors, contre cette immobilisation de l'avenir dans le mépris, se hisse précisément l'espérance, *d'autant plus réelle que nous ignorons ce vers quoi elle nous porte*. « Ce que l'on voit, [demandait Paul de Tarse], comment peut-on l'espérer encore ? » (Lettre aux Romains 8, 24).

Puisque les crises à venir semblent être écrites d'avance, puisque nos smartphones ne font que flatter ce que nous sommes déjà, se désaliéner nécessite plus que jamais d'arracher au monde les possibles dont nous ignorons le contenu. Ainsi, à l'instar du psalmiste qui, ayant pris connaissance du nombre de ses jours, écrivait : « Maintenant, que puis-je attendre, Seigneur ? Elle est en toi, mon espérance » (Psaume 38, 8), sans doute devons-nous, nous qui savons déjà tout, confier à l'étranger notre libération. ■